

jour. Après les cérémonies d'usage, M. Lavaud dit à M. Pritchard, assez haut pour être entendu :

« Savez-vous, monsieur, ce qui m'amène ici ? C'est pour rectifier chez vous de fausses idées à mon égard, et vous engager surtout à ne plus me prêter désormais un langage tout différent de celui que j'ai tenu et que j'ai dû tenir en effet. Dites bien, je vous prie, à tout Taïti que jamais le capitaine Lavaud n'a blâmé ni ne blâmera les actes de M. l'amiral Dupetit-Thouars, et cela pour deux raisons : la première, que l'amiral étant son chef, il ne se permettra jamais un blâme que la subordination et la discipline lui interdisent formellement ; et ensuite, parce que dans l'affaire qui nous occupe, le capitaine Lavaud pense que ce que l'amiral a fait était en effet ce qu'il y avait de mieux à faire, et que si la chose était encore à faire, il faudrait agir tout juste comme il a agi. »

« Bien persuadé qu'il avait été entendu et compris de M. Pritchard et de tous ceux qui étaient chez lui, M. Lavaud les salua et sortit de la maison. M. Pritchard le reconduisit jusqu'à la porte en l'engageant beaucoup à venir chez lui et en lui faisant toutes les politesses imaginables. Quelques heures après toute la ville savait ce qui s'était passé, et que M. Pritchard avait prêté au capitaine français des discours qu'il n'avait jamais tenus.

« Le lendemain, grâce à l'énergie du capitaine Lavaud et à la conduite loyale et franche du commandant Nicholas, de la Vindicative, des ordres furent donnés par la reine conformément au contenu de la note qui lui avait été remise, et le gouvernement provisoire reprit toute son action à la satisfaction de la grande majorité des habitants.

« Depuis ce jour, la reine Pomaré sembla soulagée d'une grande responsabilité. Elle reçut plusieurs fois le commandant Lavaud avec beaucoup d'amitié, et même elle pria de vouloir bien lui donner par écrit les conseils qu'elle en avait reçus dans leurs entretiens. M. Lavaud s'empressa de satisfaire à son désir. C'est une bonne femme sous beaucoup de rapports mais elle est sous la fatale influence des missionnaires à un point étonnant, surtout sous celle de M. Pritchard, notre plus grand ennemi, l'auteur de toutes les intrigues qui ont eu pour but de discréditer le gouvernement français et l'homme qui a le plus abusé de sa qualité de missionnaire et de l'ascendant qu'elle lui donnait sur le peuple pour le pressurer, l'intimider, le rendre hypocrite et malheureux, en dépit de toutes les circonstances qui devaient en faire le plus beau peuple de l'Océanie, et le plus facile à instruire comme à diriger.

« Le commandant Lavaud a quitté O-Taïti le 3 avril. A cette époque, la tranquillité régnait dans ces îles, et le gouvernement provisoire y jouissait de plus grande autorité. »

LA JUSTICE DIVINE.

CHAPITRE II.

C'était bien en effet une circulaire que rédigeait Paul, puisqu'il la copia six fois au moins avec des adresses différentes ; elle était ainsi conçue :

— Mon cher ami, nous nous sommes promis de célébrer dignement le beau jour qui nous fait hommes et libres ; d'une commune voix j'ai été nommé l'Amphytrion de la fête. Or, je te convie demain soir, vers huit heures, à venir l'asséoir, avec tous nos bons amis, autour d'une table où les bouteilles disputeront la place aux verres. Il y aura illumination à la flamme du punch !

Tout à toi,

PAUL.

Quand ce travail fut terminée, Paul se disposa à sortir, voulant mettre lui-même ses lettres à la poste, et en même temps faire quelques emplettes urgentes. Il allait se poser devant la glace pour s'ajuster lorsqu'il s'en éloigna brusquement avec un geste que l'on pourrait traduire ainsi : « C'est inutile ! tant que j'aurai cet habit de collége sur les épaules, je ne puis prétendre à rien. » Il sortit.

Après avoir déposé ses lettres, il passa tour à tour au cabinet de lecture, au manège, chez le parfumeur, le chapelier, le bottier, et enfin chez son tailleur, où il commanda des habits d'une élégance et d'un éclat merveilleux : on devait travailler toute la nuit, afin qu'il pût au plus tôt se présenter dans le monde, et y jouir de tous les honneurs toujours et si légitimement accordés à une mise qui révèle la richesse.

Ainsi se passa la première journée de Paul après sa sortie du collége. Seulement nous devons ajouter que le soir, comme il se disposait à se coucher, machinalement il s'agenouilla au pied de son lit, y demeura retenu, l'espace d'une minute, par un long bâillement, et se releva tout aussitôt en disant : « Quelle bêtise ! je me croyais encore au docteur ! » Il se coucha, lut quelques vers, puis quelques pages d'un livre que prohibait la police, éteignit sa lumière et tenta de s'endormir. Il y réussit à grand-peine ; son esprit inquiet le tenait éveillé : et il entendait au dessus de lui le bruit des pas de son père... il était tard ! Son père ne dormait donc pas ! et Paul se rappelait avec un certain trouble les sérieuses et émouvantes paroles, si mal accueillies, si froidement repoussées !... Enfin il réussit péniblement à s'endormir sa conscience, et s'endormit avec elle.

Le lendemain il se leva tard et passa le jour à donner à sa chambre un aspect artistique, et à disposer les apprêts de la soirée. Albert, son intime ami, se présenta le premier, quelques instants avant l'heure indiquée. A peu près du même âge que Paul, il avait déjà laplomb et la tournure d'un homme de trente ans, spirituel, audacieux, entreprenant, son esprit agitant toujours quelque grande visée qu'il eût peut-être mené à bien s'il eût toujours choisi po-

auxiliaires l'étude et le travail ; mais son imagination pleine du merveilleux romanesque le jetait dans ces chemins de traverse d'où l'on ne sort pas sans périls. L'extérieur d'Albert répondait parfaitement à son caractère : de haute taille, la figure ombragée d'une barbe déjà épaisse, d'une tournure élégamment martiale, presque militaire, il se faisait encore remarquer par une mise aussi originale que soignée. Tel quel, il exerçait une grande influence sur Paul, qu'il aimait du reste cordialement. Les contrastes, dit-on, rapprochent les hommes. Paul avait, en effet, un caractère tout opposé à celui de son ami ; beaucoup plus enclin à la rêverie qu'à l'action, il trouvait dans la mâle révolution d'Albert un stimulant à sa mollesse, comme aussi lui étant supérieur par l'élevation de la pensée et l'instinctive noblesse du cœur, il influençait indirectement cette nature trop énergique. La même différence régnait entre eux au dehors : délicat de santé, élané dans sa taille, d'une peau blanche et suave, Paul semblait réclamer l'appui d'un bras vigoureux, et cependant encore il soutenait, par l'opiniâtreté de son esprit, la vivacité de son ami, plus fougueuse souvent que persévérante.

— Bonjour, très cher, dit Albert en entrant, je suis exact, comme tu vois : c'est d'autant mieux que c'est plus rare, n'est-ce pas ?

— J'étais bien aise de te voir avant tes autres, afin que tu puisses inspecter mes préparatifs ; regarde : est-ce bien ?

Albert s'approche d'une table chargée de pâtisseries, de bouteilles et de cigares, le tout d'une grande variété.

— Très bien !... très bien ! dit Albert, c'est irréprochable. Allons, tu te formes, nous ferons quelque chose de toi. Mais qu'as-tu donc ? tu as l'air soucieux.

— Moi ! répondit Paul, pas le moins du monde ; je n'ai rien.

— Je te dis que tu as l'air sérieux :

— Eh ! bien, soit ! Entre nous, je ne suis pas sans quelque ennui du côté de mon père.

— Encore des enfantillages !

— Non, mais je prévois que nous ne nous entendrons pas longtemps.

— Qu'importe ! on l'écoute respectueusement et on agit à sa guise.

— Tu dis cela, toi, parce tu es libre, et que tu n'as à faire qu'à un bonhomme de tuteur qui marche sous ta tutelle.

— Veux-tu réfléchir un moment ? Est-ce que la raison ne dit pas qu'il y a incompatibilité d'humeur entre le jeune homme et le vieillard ? Et n'est-ce pas folie que de vouloir accorder les deux contraires ? Laisse donc parler ton père et suis tes goûts. Seulement, emploie quelque adresse pour ne pas le fâcher. Tu vois que je sais vivre !

— C'est égal, cela ne laisse pas que d'être embarrassant.

— Tu t'embarrasses de tout. Au reste, très cher, à demain les affaires sérieuses, j'entends nos amis dans l'escalier.

En effet deux jeunes gens entrèrent, et furent presque immédiatement suivis de deux autres ; on se serra les mains en camarades, on se complimenta bruyamment, on se groupa autour de la table, et bientôt, à la façon des dieux homériques, on s'enveloppa dans les nuages épais exhalés des cigares.

— Messieurs, dit Paul en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne, ce moment est solennel et réclame votre attention. Nous allons entrer dans le monde : nous allons y demander la place qui nous est due. Cette place, quelle sera-t-elle ? *In vino veritas* ! Donc, cherchons au fond de ce verre notre vocation encore incertaine ; proclamons ici hautement nos destinées futures, et jurons de nous soutenir tous pour y arriver glorieusement !

Un bravo général accueillit cette proposition, et tous les verres furent vidés en son honneur.

— Messieurs, reprit Albert en disposant une seconde bouteille, j'ai toujours reconnu la brillante imagination de notre ami Paul, et j'ai énergiquement soutenu sa motion. Seulement, une pareille idée veut être approfondie. Savez-vous qu'elle se rattache à un grand système qui va bientôt luire sur le monde et le régénérer ? Désormais c'est au sein du plaisir et de la joie que nous devons réaliser nos grandes destinées : plus de travail aride, plus de souffrances amères, le bonheur et l'harmonie partout ! Donc nous préluons à ces hautes doctrines en faisant servir ces heures joyeuses à de profondes méditations sur notre avenir. Buvez, messieurs, du bonheur de l'humanité et à notre bonheur particulier !

— Certes, un tel monde aura besoin de poètes ! s'écria Camille, petit jeune homme au cheveux blonds, aux joues creuses, à l'œil vif et passionné ; pour moi, je le veux célébrer en une épopée immense qui ne déplaira pas, j'imagine, aux amis de Dante et de Milton. Avant huit jours je vous en lirai quelques centaines de vers ; car à mesure que ce divin breuvage coule en mes veines, une idée... sublime... gigantesque, jaillit au fond de mon âme, se développe en gerbes magnifiques, et... se colore en feux éblouissants !... Je bois à la grande poésie, reine de l'avenir !

— Que les poètes chantent ! reprit André Ferrand d'une voix rude, en levant ses fortes épaules et en secourant son épaisse chevelure, ils sont dans leur droit, étant libres comme nous. D'ailleurs, je me souviens que Tyrtée sauva sa patrie par des chansons ! et que naguère la *Marseillaise* terrifia l'Europe. Mais, ventrebleu ! j'estime qu'il y a mieux à faire aujourd'hui que de chanter ou de se rapatrier l'esprit de rêves creux sur un avenir que nous ne verrons peut-être jamais. Une sainte cause nous appelle tous : la cause du peuple, la cause de la liberté ! Est-ce donc pour rien que nous aurons pâli dix ans sur l'histoire des Brutus, des Caton et des Gracques ? Nos